Union

Michael Reeves

Les pharisiens évangéliques

L'ÉVANGILE
comme remède
à l'hypocrisie
de l'Église

« Jésus nous a mis en garde contre le danger de devenir comme les pharisiens. Dans ce livre captivant et percutant, Michael Reeves nous rappelle que l'on doit, dès aujourd'hui, tenir compte de cet avertissement. Chacun d'entre nous est enclin à placer sa confiance en soi-même et à rechercher la louange des hommes, au lieu de s'appuyer sur l'Évangile de la grâce de Dieu pour y trouver la source de sa joie. Nous ne pouvons pas nous passer de l'Évangile ni du besoin de nous repentir de notre autosuffisance. C'est pourquoi ce livre est un véritable fortifiant spirituel pour nos âmes. »

Thomas R. Schreiner, professeur de Nouveau Testament, The Southern Baptist Theological Seminary

« Dans *Les pharisiens évangéliques*, Michael Reeves aborde un péril imperceptible mais fatal auquel doit faire face l'Église d'aujourd'hui. Le diagnostic posé par le Christ quant au cœur des pharisiens était qu'ils "aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu" (Jn 12.43). Celui qui veut préserver la pureté de sa foi devra faire plus que de rester attaché à sa confession de foi et à ses credo. Il doit humblement accepter de s'introspecter pour savoir si la culture de la célébrité en vogue et le sectarisme rampant ne sont pas, bien plus qu'il ne voudrait l'admettre, alimentés par des motivations similaires à ceux des pharisiens de l'époque de Jésus. *Les pharisiens évangéliques* est un excellent point de départ pour un tel examen. »

Kenneth Mbugua, pasteur principal, Emmanuel Baptist Church, Nairobi, Kenya

Union

Michael Reeves

Les pharisiens évangéliques

L'ÉVANGILE
comme remède
à l'hypocrisie
de l'Église

éditions cruciforme

Édition originale en anglais sous le titre :
Evangelical Pharisees: The Gospel as Cure for the Church's Hypocrisy
Copyright © 2023 par Michael Reeves
Publié par Crossway, un ministère de Good News Publishers
1300 Crescent Street, Wheaton, IL 60187, U.S.A.
Traduit et publié avec permission. Tous droits réservés.

Pour l'édition française :
Les pharisiens évangéliques : l'Évangile comme remède à l'hypocrisie de l'Église
© 2024 Publications Chrétiennes, Inc.
Publié par Éditions Cruciforme
509, rue des Érables, Trois-Rivières (Québec)
G8T 7Z7 – Canada
Site Web : www.editionscruciforme.org
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

Traduction : Hugues Pierre
Couverture originale : Jordan Singer
Adaptation de la couverture : Nadia Fauteux et Rachel Major
Adaptation de la mise en page : Rachel Major

ISBN :
978-2-925399-09-4 (broché)
978-2-925399-10-0 (eBook)

Dépôt légal – 1er trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

« Éditions Cruciforme » est une marque déposée de Publications Chrétiennes, Inc.

Sauf mention contraire, les citations bibliques sont tirées de la Nouvelle Édition de Genève (Segond, 1979) de la Société Biblique de Genève. Avec permission.

Pour mon ami et frère, Joel.
« L'ami aime en tout temps,
et dans le malheur il se montre un frère. »
Proverbes 17.17

Table des matières

1 Gardez-vous du levain *9*

2 Les pharisiens et la révélation *19*

3 Les pharisiens et la rédemption *39*

4 Les pharisiens et la régénération *61*

5 Les pharisiens et Dieu *83*

1

Gardez-vous du levain

Quel est, aujourd'hui, le plus grand besoin de l'Église ? De meilleurs dirigeants ? Une meilleure formation ? Des offrandes plus conséquentes ? Une doctrine plus orthodoxe ? L'intégrité morale ? Tout cela est indubitablement nécessaire, mais il y a quelque chose d'encore plus vital qui sous-tend toutes ces choses : c'est *l'intégrité de l'Évangile*.

Dans Luc 12, alors que des milliers de personnes sont rassemblées pour écouter Jésus, celui-ci commence par dire à ses disciples : « Gardez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie » (v. 1). Il n'y aurait eu rien de surprenant à ce que cet avertissement s'adresse au peuple dans son ensemble, mais Jésus interpelle *avant tout ses disciples*, ceux qui ont déjà tout quitté pour le suivre. Il est donc clair que l'hypocrisie – qui est un manque d'intégrité du raisonnement et du cœur –constituait aussi un danger pour eux.

Matthieu rapporte que Jésus a dit à ses disciples : « Gardez-vous avec soin du levain des pharisiens *et des sadducéens* » (Mt 16.6). Remarquant cela, J. C. Ryle a commenté ce texte en disant que le Christ « savait d'avance que les deux grandes plaies qui menaçaient son Église sur terre seraient toujours la doctrine des pharisiens et la doctrine des

sadducéens[1]. » Ce n'est donc pas que le pharisaïsme ait été la seule menace pour l'Église que Jésus ait anticipée, mais c'est, sans doute, la principale. Le pharisaïsme n'est, après tout, rien d'autre que cette religion formelle, sans cœur, qui marque la première étape, imperceptible, du déclin spirituel d'une Église avant qu'elle ne sombre dans l'apostasie la plus absolue. C'est une menace intérieure constante que nous pouvons négliger, tandis que nous disséquons et déplorons l'échec des autres.

Le cancer caché

Il n'est pas difficile de repérer les péchés flagrants (tels que le meurtre, l'adultère ou le vol), mais l'hypocrisie est, par sa nature même, un faux-semblant qui la rend difficile à détecter. L'hypocrisie ne veut pas être dévoilée pour ce qu'elle est. Elle se dissimule et trompe pour éviter d'être découverte. « L'hypocrite est très souvent une imitation extrêmement habile du chrétien », déclare Charles Spurgeon. « Pour le simple observateur, il est une si bonne contrefaçon qu'il échappe totalement aux soupçons[2]. » Comme le levain dans la pâte, l'hypocrisie a le pouvoir de transformer tout en étant presque imperceptible. Les hypocrites, tels des sépulcres blanchis, peuvent être remplis d'ossements tout en paraissant beaux à l'extérieur (Mt 23.27).

Il est donc très facile de prendre à la dérision l'idée que le pharisaïsme soit un problème permanent pour l'Église. Après tout, personne aujourd'hui n'est un pharisien auto-proclamé, détenteur d'une carte de membre. On utilise le mot comme une sorte de boue que l'on jette à la figure des autres. Et même dans ce cas, il est rare qu'on le pense réellement, puisqu'on imagine le pharisien comme le

1. J. C. Ryle, *Warning to the Churches* [Avertissement aux Églises], trad. libre, Édimbourg, Banner of Truth, 1967, p. 51.
2. Charles Spurgeon, « *The Touchstone of Godly Sincerity* » [« La pierre de touche d'une piété authentique »], trad. libre, dans *The Metropolitan Tabernacle Pulpit Sermons*, vol. 17, Londres, Passmore & Alabaster, 1871, p. 206.

« méchant » des dessins animés. Traiter quelqu'un de pharisien semble donc dur et cruel. Mais, selon Jésus, le levain des pharisiens est une menace réelle et actuelle pour les disciples. Sous le couvert d'expériences remarquables et de paroles qui professent l'Évangile de la grâce, il peut aussi bien se cacher dans le cœur des personnes les plus ardemment « centrées sur l'Évangile » que dans le cœur de ceux qui affirment la justification par la foi seule ou encore de ceux qui sont fidèles à leur confession de foi.

Si l'hypocrisie reste un problème imperceptible et discret, ce n'est pas, pour autant, un problème mineur. Un vrai hypocrite est « un fils de la géhenne » (Mt 23.15), et Dante fait preuve d'une grande perspicacité lorsque, dans son *Inferno,* il place les hypocrites dans le huitième cercle de l'enfer. Car l'hypocrisie, comme nous le verrons, est un déni de l'Évangile, un péché qui, à cause de sa subtilité, est bien plus diabolique que les péchés de la chair, ceux-là mêmes que l'hypocrite est prompt à condamner. Ainsi que l'écrivait C. S. Lewis :

> Les péchés de la chair sont néfastes, mais ce sont les moins néfastes de tous les péchés. Les pires des plaisirs sont purement spirituels : le plaisir d'induire les autres en erreur, de les contrôler, de les traiter avec condescendance, d'être rabat-joie et langue de vipère ; les plaisirs du pouvoir et de la haine. Car il y a deux choses en moi qui luttent avec l'homme que je dois essayer de devenir : le moi animal et le moi diabolique. Le moi diabolique est le pire des deux. C'est pourquoi un homme orgueilleux, insensible et imbu de sa propre justice, bien qu'allant régulièrement à l'église, est bien plus proche de l'enfer qu'une prostituée. Même si, bien sûr, il vaut mieux être ni l'un ni l'autre[3].

3. C. S. Lewis, *Mere Christianity* [*L'essentiel du christianisme*], trad. libre, Glasgow, Collins, 1955, p. 92.

Des pharisiens jugés à tort ?

Ces propos sont-ils injustes vis-à-vis des pharisiens historiques de l'époque de Jésus ? Pendant la majeure partie de l'histoire de l'Église, les pharisiens ont été considérés comme la définition même de l'hypocrisie, comme des légalistes qui cherchaient à mériter leur justice plutôt qu'à la recevoir de Dieu. Toutefois, au cours des cinquante dernières années, plusieurs érudits ont cherché à rectifier cette idée reçue et à rétablir quelque peu la réputation des pharisiens[4]. La religion de l'Ancien Testament, ont-ils souligné à juste titre, n'était pas une religion qui prône la justice par les œuvres, mais une religion de la grâce. Ils ont donc fait valoir qu'il serait injuste de dépeindre les pharisiens comme des croyants appartenant à une religion des œuvres.

S'il est vrai que toutes les Écritures de l'Ancien Testament enseignent le même message de la grâce que le Nouveau Testament, il ne s'ensuit, pourtant, pas que tous les Israélites (ou, dans ce cas, les pharisiens) croyaient dans cette grâce ou en vivaient. En effet, les prophètes n'ont cessé de répéter que le peuple n'écoutait pas les paroles de Dieu. Ils circoncisaient leur chair, mais pas leur cœur (De 10.16 ; 30.6 ; Jé 4.4 ; 9.26). En d'autres termes, ils mettaient leur confiance en eux-mêmes et non dans le Seigneur.

S'il est difficile d'en conclure que tous les pharisiens de l'époque de Jésus sont des hypocrites absolus, il n'est, toutefois, pas étonnant que Jésus ait autant insisté sur l'hypocrisie anti-Évangile qui les caractérise. Ils se justifiaient et s'élevaient parmi les hommes (Lu 16.15), confiants de leur propre justice (18.9). Paul écrit que lorsqu'il était pharisien, il avait eu « confiance en la chair [...] avec *[sa]* justice, celle qui vient de la loi » plutôt qu'en « la justice qui vient de Dieu par la foi » (Ph 3.4-9). Dans cette confession, on voit un homme qui a

4. Je pense particulièrement à l'école connue sous le nom de « La nouvelle perspective sur Paul ».

clairement accepté le verdict de Jésus sur les pharisiens qui sont qualifiés d'enfants du diable (Jn 8.44). Car, ce dont Saul le pharisien avait besoin, c'était d'un cœur nouveau et d'une justice nouvelle.

Un problème avec l'Évangile

Il est facile de considérer le pharisaïsme comme la faiblesse d'une personne zélée, un simple défaut de caractère. Un esprit pharisien ou hypocrite laisse des traces morales si évidentes – de l'orgueil à l'envie de plaire aux autres, en passant par le sectarisme, l'autoglorification et le manque d'amour – qu'il est aisé de le diagnostiquer comme un simple problème moral. Pourtant, les pharisiens nous montrent que le pharisaïsme n'est pas seulement un vice résultant d'une sclérose des artères spirituelles. Il s'agit, avant tout, d'un *problème théologique*. Les pharisiens étaient ce qu'ils étaient et agissaient comme ils le faisaient parce qu'ils avaient rejeté l'Évangile. Tout, leur absence de miséricorde, leur recherche des éloges et leur confiance en eux-mêmes, découlait d'un refus d'écouter les Écritures, de recevoir une justice qui n'était pas la leur et de voir qu'ils avaient besoin d'un cœur nouveau. En somme, leur personnalité n'était qu'une manifestation de leur théologie.

Les racines théologiques des maux dans l'Église (étant ce qu'elles sont, des *racines*) demeurent souvent invisibles. Il en était ainsi dans les années qui ont précédé la Réforme. À la fin du Moyen-Âge, beaucoup ressentaient le besoin de réformer l'Église. Les ordres monastiques ont, d'ailleurs, entrepris de se réformer, et même la papauté a fait quelques tentatives de réforme. Tout le monde reconnaissait l'existence de fruits pourris et de branches mortes qu'il fallait élaguer. Mais pour beaucoup, la solution était simple et superficielle : tout irait bien en faisant un bon toilettage moral à l'Église, en supprimant les abus et en éliminant les mauvais comportements. La différence avec Martin

Luther c'était qu'il avait pris conscience de la gravité du problème. Il comprenait que, pour qu'une réforme et un renouveau de l'Église soient véritablement transformateurs, il fallait s'attaquer aux causes théologiques du problème. Il en est de même de nos jours : les déficiences morales et la sécheresse spirituelle que les chrétiens déplorent ont des racines. Nous n'avons pas seulement besoin d'une intégrité morale, nous avons aussi besoin de l'intégrité de l'Évangile.

On pourrait croire que je suis sur le point d'en appeler à l'orthodoxie. Ce n'est pas le cas. Pas tout à fait. La foi orthodoxe est essentielle, mais elle n'est pas exactement la même chose que l'intégrité de l'Évangile. En effet, il est tout à fait possible d'avoir une orthodoxie morte, ou une orthodoxie qui n'est que superficielle : affirmer la vérité sur le papier, mais la démentir dans le cœur et dans la pratique. L'intégrité, en revanche, exige que les vérités que nous professons formellement soient embrassées, de telle sorte qu'elles nous marquent et nous transforment. L'intégrité se trouve là où la raison et le cœur sont en accord.

Voici ce que Sinclair Ferguson écrit à propos du frère jumeau de l'hypocrisie, le légalisme :

> *[Le]* légalisme ne relève pas seulement de l'intellect : certes, ce que nous pensons détermine comment nous vivons, mais ce n'est pas tout. Nous ne sommes pas des intellects purs. Le légalisme est aussi enraciné dans notre cœur que dans nos émotions, et il affecte la manière dont nous ressentons Dieu […] Dans cette matrice du légalisme s'enracinent les manifestations d'une disposition de cœur étriquée vis-à-vis de Dieu, qui le voit à travers des verres déformants d'une loi négative, qui obscurcit le contexte plus large du caractère saint de l'amour du Père[5].

5. Sinclair B. Ferguson, *Le Christ et ses bienfaits*, Trois-Rivières, Québec, Éditions La Rochelle, 2021, p. 98.

Ainsi, le levain des pharisiens était à la fois une question d'intellect et de sentiments. Extrêmement fiers de leur orthodoxie, ils ne voyaient, et ceci malgré toutes leurs études, ni la grandeur de leurs besoins ni la générosité de la bonté de Dieu. Ils professaient un Dieu de grâce, mais étaient aveuglés quant à la véritable signification de la grâce. Pour eux, Dieu aimait seulement de manière conditionnelle ; ils ne percevaient pas sa pure beauté et sa bienveillance. Ainsi ne l'aimaient-ils pas de tout leur cœur. Ils cherchaient à le servir, accomplissant leur devoir sans y éprouver de joie. Copiant le dieu qu'ils croyaient voir dans les Écritures, ils traitaient, à leur tour, les autres avec une dureté dénuée de miséricorde, d'amour et au service de leurs propres intérêts.

Il est tout à fait possible de maintenir une façade d'orthodoxie dépourvue d'intégrité. On peut user du langage de la grâce, mais nier son essence même par une attitude rigide et sévère ou un mépris des faibles. Et le fait que l'Évangile de la grâce puisse être nié d'une manière aussi subtile ne fait que souligner le caractère insaisissable du problème auquel nous sommes confrontés. Jean Calvin écrit que certaines personnes « n'imaginent pas d'autre impiété au monde que celle de […] critiquer ou de […] mépriser » la Parole de Dieu. Mais une telle pensée trahit, selon lui, non seulement une foi illusoire et factice, mais aussi un aveuglement quant à la nature de son péché. « Le cœur humain est si plein de vanité, contient tant de cachettes de mensonges et est enveloppé de tant d'hypocrisie, qu'il se trompe souvent lui-même[6]. »

Étant une affaire à la fois de raison et de cœur, un simple appel à l'orthodoxie ne suffirait pas à nous débarrasser du levain des pharisiens. L'intégrité chrétienne implique plus que la connaissance : elle nécessite ce que Calvin appelle « une connaissance de la volonté

6. Jean Calvin, *Institution de la Religion Chrétienne*, Kerygma/Excelsis, p. 492.

bonne de Dieu à notre égard et une conviction de sa vérité[7] ». Aussi, le pharisaïsme était – et reste – une question essentiellement théologique. Il y a ici bien plus que la raison, mais pas moins.

Le traitement de la maladie

Dans les Évangiles, Jésus énonce trois erreurs théologiques fondamentales commises par les pharisiens :

1. leur approche des Écritures ;
2. leur compréhension du salut ;
3. leur ignorance de la régénération.

En d'autres termes, ils avaient une fausse compréhension des trois « r » fondamentaux de l'Évangile : la révélation, la rédemption et la régénération. C'est-à-dire :

1. la révélation du Père dans la Bible ;
2. la rédemption du Fils dans l'Évangile ;
3. la régénération de nos cœurs par l'Esprit.

Ces trois « r » constituent les trois éléments primordiaux en vue d'une compréhension biblique, trinitaire et confessionnelle de l'Évangile[8]. Ils forment une bonne grille de lecture pour diagnostiquer la maladie du pharisaïsme et pour ainsi faire face à bon nombre des problèmes profonds de l'évangélisme actuel ; problèmes qui ressemblent fortement à ceux du pharisaïsme du premier siècle. J'espère montrer que nos problèmes internes les plus fondamentaux (de notre sectarisme à notre pragmatisme) sont inextricablement liés à notre manque d'intégrité quant à ces fondamentaux de l'Évangile.

7. *Ibid*., p. 494.
8. Pour plus de précisions sur ces trois « r », voir Michael Reeves, *Le peuple de l'Évangile : un appel en faveur de l'intégrité évangélique*, Trois-Rivières, Québec, Éditions Cruciforme, 2023.

Luther l'avait bien compris, la véritable réforme de l'Église exige plus qu'un toilettage moral. Elle nécessite l'Évangile. Sans l'Évangile, nos tentatives de réforme resteront superficielles. Comme l'affirmait aussi le puritain Richard Baxter :

> Parce que nous avons rejeté quelques cérémonies, changé quelques ornements ecclésiastiques, aboli quelques vaines formalités, croyons-nous la réforme complètement opérée ? Oublions-nous que notre grande affaire est la conversion et le salut des âmes ? C'est là ce qui fait le fonds de la réforme[9].

Sans cette réforme des cœurs et des vies par l'Évangile lui-même, nous constaterons, comme le faisait Jonathan Edwards lorsqu'il était à Northampton, que les gens sont « sobres, ordonnés et bons », mais qu'ils restent « des ossements desséchés[10] ». À l'instar de Luther, des puritains et d'Edwards, ceci est un appel à la réforme.

9. Richard Baxter, *Le pasteur chrétien*, Trois-Rivières, Québec, Impact Héritage, 2016, p. 182.
10. Jonathan Edwards, *The Great Awakening* [Le grand réveil], trad. libre, C. C. Goen, éd., *The Works of Jonathan Edwards*, vol. 4, New Haven, Conn., Yale University Press, 2009, p. 113, 117, 149.

2

Les pharisiens et la révélation

Dans Jean 5, la controverse entre Jésus et les dirigeants juifs nous permet d'identifier le problème fondamental des pharisiens. Jésus leur dit : « Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (v. 39,40.) En d'autres termes, leur vision des Écritures était entachée d'une erreur théologique.

Cependant, cette inexactitude théologique était enracinée non dans une erreur d'interprétation, mais dans une maladie du cœur. Jésus leur demandait : « Comment pouvez-vous croire vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ? » (v. 44.) En effet, là se trouvait la source de tous leurs égarements : obsédés par la louange des hommes, ils ne recherchaient jamais la gloire qui vient de Dieu. Leur penchant nourrissait donc l'hypocrisie : désireux d'être acclamés, ils cultivaient une personnalité admirable. Une façade de justice servait alors à cacher leur véritable nature. Et plus la mascarade durait, plus ce qu'ils étaient véritablement restait caché, même à leurs propres yeux. Ils étaient de ce fait devenus des imposteurs, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ils

ignoraient qui ils étaient vraiment derrière le masque. Coupés de Dieu, ils s'étaient coupés d'eux-mêmes.

C. S. Lewis décrit ce mécanisme d'hypocrisie croissante – et la facilité déconcertante avec laquelle il agit – dans son autobiographie, *Surpris par la joie*. Bien qu'étant un enfant non croyant, il s'était laissé préparer à la confirmation dans l'Église anglicane, un rite au cours duquel il devait professer, ou confirmer, sa foi chrétienne. Or, il n'avait pas la foi. Mais recherchant l'approbation de son père, il s'y est engouffré « dans l'incrédulité la plus totale, jouant un rôle, mangeant et buvant ma propre condamnation. Comme le souligne Samuel Johnson, là où il n'y a pas de courage, aucune autre vertu ne peut survivre, sauf par accident. *La lâcheté m'a conduit à l'hypocrisie et l'hypocrisie au blasphème*[1] ».

Pour les pharisiens, tout a commencé par une disposition du cœur qui les poussait à regarder de haut. En regardant de haut, ils méprisaient ceux à qui ils se comparaient. De leur hauteur, ils n'attendaient que la louange de ceux qu'ils avaient rabaissés. Mais en contemplant de haut, ils n'avaient fait que regarder vers le bas, sans jamais voir ce qu'il y avait au-dessus d'eux. Ils ne voyaient pas la gloire souveraine de Dieu. Bien évidemment, ils pensaient la voir, mais uniquement en lisant l'approbation des autres comme étant celle de Dieu et en imaginant la gloire de Dieu comme quelque chose de très semblable à la leur. En regardant vers le bas, ils ignoraient que seul un Dieu rempli de miséricorde – attribut dont ils étaient dépourvus – pouvait accepter qu'ils se tiennent en sa présence. Ils n'avaient jamais considéré la nature bienveillante de ce Dieu qui les surpassait et qui leur ressemblait si peu.

---

1. C. S. Lewis, *Surprised by Joy* [*Surpris par la joie*], trad. libre, Londres, Geoffrey Bles, 1955, p. 130, italiques pour souligner.

Cette attitude, celle de regarder de haut, convenait à la vie d'étude des pharisiens. En regardant de haut, ils se penchaient sur les Écritures, devenant des experts du texte. Ils poursuivaient cette expertise comme une fin en soi, pensant y trouver la vie. Et elle sera leur seule récompense. Car ils ne permettaient pas aux Écritures de diriger leur regard vers le haut, vers l'auteur de la vie.

Les Écritures comme une fin en soi

Quel était exactement le problème théologique qui découlait de cette hypocrisie ? À l'image de cette dernière, ce problème semble de prime abord louable : ils étudient les Écritures. Conscients du privilège des Juifs à qui « les oracles de Dieu […] ont été confiés » (Ro 3.2), ils étudiaient minutieusement les Écritures, pesant chaque syllabe, comptant le nombre de mots et même de lettres dans chaque livre de la Parole. Instruits par la loi, ils s'imaginaient pouvoir être « la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des insensés, le maître des ignorants, *[parce qu'ils ont]* dans la loi la règle de la science et de la vérité » (Ro 2.19,20).

Il n'était pas ici seulement question d'être rigoureux et responsable avec la Parole de Dieu, leur étude minutieuse constituait le cœur même de leur piété. Les targums rabbiniques représentent Dieu lui-même comme un érudit méticuleux « se consacrant chaque jour à l'étude des Écritures[2] ». C'était comme si l'on peut avoir la vie au travers d'une simple connaissance cérébrale des mots. Jésus leur disait, d'ailleurs : « Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle » (Jn 5.19). Et c'est ce qu'ils disaient eux-mêmes. Rabbi Hillel affirmait :

2. Alfred Edersheim, *The Life and Times of Jesus the Messiah* [La vie et les temps de Jésus le Messie], trad. libre, vol. 2, Londres, Longmans, Green, 1887, p. 15.

> Plus il y a de Torah, plus il y a de vie ; plus on est assis [en compagnie d'érudits], plus il y a de sagesse… Si quelqu'un acquiert un bon nom, il a acquis quelque chose pour lui-même ; si quelqu'un acquiert pour lui-même la connaissance de la Torah, il a acquis la vie dans le monde à venir[3].

Pourtant, absorbés par les mots des Écritures, les pharisiens ne voyaient pas la vérité de la Parole. Leur recherche était devenue une simple analyse, sans profondeur spirituelle ni véritable perspicacité. Confondant la foi salvatrice avec la simple acquisition d'informations, ils négligeaient de sonder leur cœur. Pensant que le problème des hommes n'était rien d'autre que l'ignorance, avec l'apprentissage comme solution, ils ne pouvaient voir leur propre indigence, leur besoin urgent de rédemption. C'est ainsi qu'ils étudiaient les Écritures avec diligence, mais refusaient d'aller à Jésus pour avoir la vie.

Les évangéliques sont parfois accusés d'être coupables de la même erreur que les pharisiens, en ayant une trop haute estime pour les Écritures. Cette accusation n'est pas juste. En principe, les évangéliques cherchent simplement à suivre l'exemple de Jésus qui considère les Écritures comme la parole écrite de Dieu. Ce que les Écritures disent, c'est Dieu qui le dit, même si c'est un prophète qui l'a écrit. Par exemple, ce que « Moïse a dit » dans Exode 20.12 est, selon Jésus, « la parole de Dieu » (Mc 7.10,13). L'erreur des pharisiens n'était donc pas de considérer la Bible comme la Parole de Dieu. C'est ce que faisait Jésus. Leur erreur était de regarder les Écritures comme la substance même de la foi qui sauve. Ils pensaient avoir la vie dans les Écritures, et notamment dans la stricte connaissance de celles-ci.

Les évangéliques aussi peuvent tomber dans le même péché, et d'ailleurs, ils le font. Nous aussi, nous pouvons considérer les Écritures

---

3. Jacob Neusner, *The Mishnah: A New Translation* [La Mishna, une nouvelle traduction], trad. libre, New Haven, Conn., Yale University Press, 1988, Pirkei Avot, 2:7 (792).

comme une fin en soi. C'est une tentation pour nous comme pour les pharisiens. Nous pouvons nous débarrasser de l'inconfort de voir nos cœurs sondés et nos péchés exposés en considérant l'ignorance comme notre problème fondamental et une simple connaissance de la Bible comme la solution. Ainsi, nous pouvons ignorer les ténèbres et la corruption qui nous habitent et nous consacrer à notre amélioration par la lecture et l'étude. C'est un chemin qui a l'aspect de la vigueur et du zèle chrétiens, mais sans la douleur d'être trouvés pécheurs sous la lumière pénétrante de la gloire de Dieu et qui, comme Ésaïe, nous pousse à crier : « Malheur à moi ! » (És 6.5.)

Il y a là une étrange ironie. Les évangéliques ont toujours eu tendance à se méfier du ritualisme chrétien, s'opposant au nominalisme superstitieux qui confond la simple pratique (comme l'assiduité à l'église) avec la véritable connaissance de Dieu. L'idée de l'Église catholique selon laquelle nous recevons la grâce *ex opere operato* (c'est-à-dire automatiquement) par les sacrements est, pour les évangéliques, un affront à l'Évangile, qui doit être reçu au travers d'une foi personnelle. Et pourtant, l'on traite la Bible de la même manière, comme si la grâce découlait automatiquement – *ex opere operato* – par la lecture des Écritures. Là où d'autres font des pèlerinages et accomplissent des pénitences, les évangéliques font de leur lecture régulière un rituel. Parfois, il s'agit d'une superstition si grossière que l'on peut la pratiquer tout aussi bien avec le livre à l'envers. Ainsi, le « culte » ne devient rien de plus qu'un simple rite quotidien caractérisé par un temps où s'exécute une mécanique, insensible et dépourvue de toute adoration ou dépendance réelle à l'égard de Dieu. Grant Macaskill écrit :

> Si l'on considère le temps de lecture personnelle des Écritures comme une fin en soi, plutôt que comme un exercice d'écoute de Dieu, ou si l'on envisage les moments fraternels comme la

> base de la croissance chrétienne, on a perdu de vue l'essentiel. On peut apprécier ces habitudes pour de mauvaises raisons, telles que prendre plaisir à l'acquisition de nouvelles connaissances, profiter de l'énergie sociale d'un groupe de frères, ou encore se sentir édifiés par ses habitudes religieuses, tout en ne dirigeant aucunement son attention vers Jésus lui-même. Et si l'on cloisonne Jésus à l'intérieur d'un de ces éléments, en perdant de vue le fait qu'il est le médiateur de tout, alors tout est faussé. Si, par exemple, on aborde l'A.T. pour y apprendre les commandements de Dieu et la façon dont on doit vivre, plutôt que pour chercher à écouter le Christ et à comprendre comment se manifeste sa présence, on tombe dans le piège du pharisaïsme[4].

Lorsque les évangéliques se laissent séduire par l'idée que les Écritures sont une fin en soi, d'étranges ressemblances avec les pharisiens commencent à poindre. Au lieu d'être chérie comme un miroir qui révèle ce que l'on est (Ja 1.22-25), la Bible est utilisée comme une arme pour taper sur les autres ou comme une tribune sur laquelle l'on fait étalage de sa connaissance. L'arrogance germe lorsque, aveugles à la lumière de la Parole, nous devenons experts de ses mots. Quand les Écritures deviennent une fin en soi, la prédication vise à transformer les fidèles en érudits des Écritures. Elle les rendra peut-être plus scrupuleusement moraux, mais ils deviendront des scribes, et non des disciples. Elle crée un peuple conscient de ses propres connaissances bibliques, mais inconscient de la profondeur de son problème. Enflé d'orgueil et fondamentalement sûr de soi, le peuple n'est ni humilié, ni dépendant, ni décontenancé par la miséricorde de Dieu. Il n'apprend pas à aimer Christ et à l'adorer.

---

4. Grant Macaskill, *Living in Union with Christ: Paul's Gospel and Christian Moral Identity* [Vivre en communion avec Christ : l'Évangile de Paul et l'identité morale chrétienne], trad. libre, Grand Rapids, Mich., Baker Academic, 2019, p. 132.